

Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine

Charles Bettelheim

Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine

« La thèse qui est soutenue ici est que la révolution culturelle prolétarienne représente un tournant de la plus haute importance historique parce qu'elle a "révélé" (au sens où Marx a employé ce mot à propos de la Commune de Paris) une des formes essentielles de la lutte des classes pour l'éducation du socialisme. » « La planification industrielle » « Les transformations dans la division sociale du travail » « La révolution et l'organisation des rapports de production »

FM | petite collection maspero

par Charles
Bettelheim

Disposant de connaissances accumulées au cours de plusieurs voyages en Chine, les deux derniers s'étant déroulés en 1967 et 1971, Charles Bettelheim s'est efforcé « de dégager quelques conclusions théoriques concernant la portée des transformations qui ont eu lieu dans les usines chinoises du fait de la Révolution culturelle ».

Après avoir présenté les éléments objectifs de sa réflexion : structures politiques, économiques et sociales au niveau de la production, avant et après la Révolution culturelle, planification à ses stades successifs, l'auteur s'arrête sur tout ce qui lui paraît essentiellement nouveau dans la réalité chinoise en développement. Il constate alors qu'est engagé un processus tendant à solutionner les contradictions anciennes inhérentes au système capitaliste :

contradictions entre tâches de direction et tâches d'exécution, entre travail intellectuel et travail manuel, opposition séculaire entre la ville et la campagne. Contrairement à ce qui subsiste en URSS, la disparition progressive de la division capitaliste du travail est une réalité de la Chine populaire, engagée dans le procès d'éducation du socialisme.

Sans doute le propos, l'exposé et les conclusions tirées par Charles Bettelheim sont-ils fort pertinents, et donc profondément utiles à la connaissance et au jugement de l'entreprise en cours placée sous la direction de Mao Tsétoung et du Parti communiste chinois. Les économistes et autres phibitifs révisionnistes, comme Alain Roux et quelques autres, feraient mieux de se consacrer à la recherche d'une vérité comme celle rapportée de ses voyages par Charles Bettelheim, que de se livrer à la diffusion verbale ou écrite de balivernes insidieuses à propos d'un pays socialiste où ils n'ont jamais mis les pieds.

Ceci dit, quand l'auteur rappelle les mesures décidées sous l'influence de Lénine entre 1918 et 1922 (NEP — rejet du principe de la direction collégiale pour lui préférer la responsabilité individuelle unique au niveau des directions d'unités économiques — etc.) pour expliquer qu'elles ne furent jamais rectifiées par la suite, c'est-à-dire, à une époque où n'existaient plus les conditions historiques qui les avaient nécessitées, on eut apprécié un développement plus riche d'exemples concrets, et donc plus convaincant. Parce qu'en définitive l'appréciation ici avancée pose la question de savoir exactement à quelle époque remonte en URSS le révisionnisme, c'est-à-dire l'apparition de

NOTES
DE
LECTURE

la voie de retour au capitalisme. D'après les camarades chinois, le XX^e Congrès du Parti communiste d'Union Soviétique, tenu en 1956, semble bien le point de départ de ce tragique retour en arrière du premier pays socialiste de l'Histoire.

Au-delà de cette remarque que nous souhaitons constructive, l'étude de Charles Bettelheim a le singulier mérite d'être la seule publiée jusqu'ici en Occident sur le sujet concerné. Elle débouche d'ailleurs sur une conclusion que nous approuvons sans réserve : Charles Bettelheim soutient la thèse « que la Révolution culturelle prolétarienne représente un tournant de la plus haute importance historique parce qu'elle a révélé » (au sens où Marx a employé ce mot à propos de la Commune de Paris) une des formes essentielles de la lutte des classes pour l'édification du socialisme ».

Mais ce volume s'achève par un autre document théorique d'une portée considérable : dans une « Postface », l'auteur revient sur les aspects essentiels de la lutte idéologique pendant et après la grande révolution culturelle prolétarienne en Chine. A travers huit chapitres, ou paragraphes, ou bien même « thèses », il présente la première étude théorique publiée dans notre pays sur l'ultra-gauchisme moderne tel qu'il s'est manifesté en Chine au cours des dernières années, tel qu'il a été et reste actuellement combattu dans les rangs du Parti communiste chinois comme parmi les masses populaires elles-mêmes. Mais ces 25 pages d'un remarquable intérêt, mériteraient ici une présentation spéciale, et nous ne disposons malheureusement pas de la place né-

cessaire. Aussi insistons-nous vivement auprès de nos lecteurs pour qu'ils s'y reportent concrètement d'eux-mêmes. Le prix de vente de ce nouvel ouvrage de Charles Bettelheim le met à la portée des plus modestes bourses, ce qui vaut la peine d'être signalé.

Pour souligner l'actualité brûlante de cette « Postface », signalons que nombre de nos amis ont commencé la lecture de ce livre... par elle, donc par la fin ! Mais ce n'est là qu'une constatation que nous ne saurions transformer en recommandation. Il faut lire, en entier, du début à la fin « Révolution culturelle et organisation industrielle de la Chine ».

Michel VIVIANI.

(1) Petite collection Maspero ; l'exemplaire 10 F ; 152 pages.

L'intelligence au pouvoir

Michelle Loi
L'intelligence au pouvoir
un monde nouveau : la chine

cahiers libres 251-252



FRANCOIS MASPERO

par Michèle Loi

Le titre de ce livre est — volontairement — doublement provocateur.

Provocateur car pour beaucoup d'hommes et de femmes sincères, ignorants de la Chine socialiste, que

le colonialisme et l'anti-communisme ont imprégnés, la Chine ne saurait être le pays de l'intelligence : des « Chinois vils et paresseux » de l'époque coloniale au « niveaulement par la base » du socialisme, il y a l'unité du mensonge méprisant et de la bêtise des idéologies réactionnaires.

Provocateur aussi, car Michelle Loi est une intellectuelle de notre pays ; mais l'intelligence dont elle parle dans son livre, n'a rien à voir avec celle qui, reconnue, voire adulée, domine ici. Michelle Loi indique : c'est « l'intelligence des masses, lesquelles n'ont plus besoin qu'on les mène sous prétexte de les éclairer » (page 19).

Et elle ajoute :

« L'intelligence au pouvoir », c'est un monde qui naît en Chine, « un monde inouï où tous les travailleurs seront des intellectuels » (page 159).

C'est surtout la visite de « l'école du 7 mai » de Nanniwan qui suscite chez Michelle Loi cette découverte qu'elle veut faire partager à tous ceux qui, trompés par l'ignorance ou la malveillance, ont vu dans les « écoles du 7 mai » des « centres de redressement » pour intellectuels. Et, à l'issue de sa visite, elle conclut :

« Non la dictature du prolétariat ne « massacre » pas les intellectuels, mais elle se méfie de ceux qui pourraient encore croire que l'intelligence n'est le fait que d'une certaine élite « d'intellectuels » définis tels par eux-mêmes, et par ceux qui se servent d'eux comme d'un outil politique, sur la seule base qu'ils n'ont rien à voir avec le travail productif, l'effort physique, les mains sales au sens propre de l'expression, ou comme disait Guo

Moruo (Kuo Mojo) dans sa fameuse autocritique, « tâchées de terre, d'huile et de sang ». Non seulement la Chine se méfie de ces intellectuels-là, mais elle les supprime » (p. 158). C'est-à-dire qu'elle « rend impossible l'apparition de leur espèce ».

« Expliquez Nanniwan en France » lui a demandé un « élève » de « l'école du 7 mai » à son départ. Michelle Loi a tenu parole et elle explique bien, mêlant tour à tour descriptions, anecdotes, et réflexions personnelles.

Car « L'Intelligence au Pouvoir » n'est pas un livre sévère ; les récits y fourmillent, variés, amusants, significatifs, émus. Michelle Loi aime la Chine et le peuple chinois ; et son émotion, toujours présente, est communicative qu'elle évoque son premier contact avec le peuple chinois, les solutions « chinoises » aux problèmes de pollution et d'environnement ou bien l'administration, le passé d'exploitation, la situation faite à la femme, « la moitié du ciel », la santé, l'enseignement, ou bien encore l'art et la littérature.

Ces derniers chapitres, qui traitent de Lou Sin, de « l'armée sans fusil » des écrivains et des poètes, de la création artistique ne sont pas les moins intéressants. Car Michelle Loi y apporte toute sa compétence de « sinologue » qui a confronté : « la Chine abstraite et fabuleuse de (ses) rêveries avec celle qui entrerait brusquement dans (sa) vie » (page 10). Et ce n'est pas là le moindre mérite de ce livre ; beaucoup ont écrit sur la Chine ces derniers temps, mais bien peu, comme Michelle Loi, ont une connaissance approfondie de la langue et de la littérature chinoises.

Cette connaissance enrichit considérablement ce

témoignage ; et jointe à la volonté militante de l'auteur de faire partager sa conviction, elle rend ce livre précieux.

Camille Granot

La résistance organisée des juifs en France (1940-1944)

par Jacques Ravine

préface de Vladimir Pozner

Rédigé par un des dirigeants de la branche juive du MOI (organisation de la 3^e Internationale pour la main-d'œuvre immigrée), cet ouvrage se signale par son sérieux et sa documentation inestimable. Faits, chiffres et noms appuient un examen détaillé du développement des organisations antifascistes juives dès 1930 en France, ainsi, d'ailleurs, que le rôle de division joué par les organisations sionistes.

L'ouvrage rappelle opportunément que plus de 4000 immigrés ont combattu dans les F.T.P. et les milices patriotiques, venus d'Espagne, de Pologne, de Grèce, de Hongrie, d'Italie, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Yougoslavie, d'Arménie. De par l'expérience qu'ils avaient accumulée dans le combat clandestin dans leur pays d'origine ou dans la lutte armée en Espagne républicaine, ils furent les premiers cadres de la résistance en France.

Documenté et précis, l'ouvrage n'en est pas

moins émouvant et exaltant par les récits et par les descriptions, parfois les révélations qui concernent le combat de ces « étrangers et nos frères pourtant ». Combien savent que Pierre George (futur colonel Fabien) en abattant un officier allemand sur le quai du métro Barbès vengeait son camarade Samuel Tyxelman, juif polonais, fusillé à 19 ans par les nazis, et que dans cette expédition le partisan armé qui le couvrirait s'appelait Fernand Zalmikow, juif de Belleville ; que Manouchian fut initié au combat armé par un juif polonais, Marcel Rayman qui devait mourir à ses côtés après le « procès des 23 ».

Dans tous les grands combats de la Résistance, du Pas-de-Calais à Marseille, en passant par Paris, Lyon, Grenoble, etc., les unités F.T.P.-M.O.I. juives sont décrites dans l'action sans que l'auteur ne néglige de rappeler les multiples liens qui les unissaient à leurs frères français et immigrés dans le combat contre l'ennemi commun, en dépit des tentatives de division sionistes ou antisémites. Combien, parmi les survivants de cette épopée, peuvent-ils croire sincèrement que leur idéal d'alors ait quelque chose de commun avec le « Heretz-Israël » des Meir, Dayan and Co...

Terre de combat

par Raymond Fournier

Raymond Fournier fut un résistant de la première heure, ancien chef de secteur A.S., Régional FUJP, responsable FTPF aux maquis Tarn-Aveyron, chef départemental FFI adjoint, puis chef départemental FFI de l'Aveyron,

commandant du 3^e bataillon du 81 RI rattaché à la 1^{re} armée française (9^e DIC).

Le dos de la jaquette du livre en donne le ton : l'auteur a voulu « dire ce qu'il a vu du poste d'observation où il se trouvait. Restituer l'ambiance exaltante de la Résistance tant qu'il en est encore temps. Recueillir des témoignages. Porter des jugements critiques mais de sympathie sur les hommes et les événements. Dire la beauté des sacrifices consentis, des récits puissants, évocateurs, au travers desquels s'exprime une sensibilité frémissante et lucide qui proteste contre l'oubli ».

Bien que s'attachant, de manière fort réussie d'ailleurs, aux hommes et à leurs sentiments davantage que l'ouvrage précédent, l'auteur n'en néglige pas pour autant l'histoire, les documents, et les témoins de la Résistance dans la région Tarn-Aveyron. Aux récits objectifs des épisodes héroïques de la libération de la prison de Gaillac, de la libération de Carmeaux et d'Albi, des combats de Millau, Espalion, Nayrac, Rodez, l'auteur ajoute son hommage personnel et émouvant, parfois en vers, à des compagnons d'armes d'alors, artisans de la victoire sur le fascisme, que la bourgeoisie veut nous faire oublier avec souvent l'aide des dirigeants révisionnistes. En effet la personnalité d'un Marchais ne saurait supporter l'évocation des actes d'un commandant Henri Martin, d'un lieutenant-colonel, Apolino des Carvalho (brésilien), Rafafatic Milan (yougoslave), d'un Roman Pietrovsky (polonais) et de combien d'autres, français et immigrés, aujourd'hui oubliés dans leur retraite ou leur tombeau et qui contribuèrent de façon déterminante à libérer notre pays.

Ceci explique peut-être que Raymond Fournier, pourtant militant du PCF, ait édité son livre sans indication d'éditeur...

Les soldats blancs d'Ho Chi-Minh

par Jacques Doyon

Premier ouvrage sur un sujet important de notre histoire, ce livre présente néanmoins de nombreux défauts. Pour des raisons obscures, la plupart des témoins utilisent des pseudonymes, la bibliographie et les références n'apportent rien sur de nombreux points que l'on aimerait vérifier. Ce qui fait que cet ouvrage, passionnant d'ailleurs, nous laisse sur une sensation d'inachevé dans la mesure où il échappe souvent aux ac-



teurs et aux témoins historiques, à cause du style et des interprétations personnelles de l'auteur.

Bien qu'authentifiés par Maître Leclerc, les documents n'apparaissent pas dans le récit, et sont remplacés par des récits en style direct des divers témoins et par l'exégèse que leur fait Jacques Doyon.

Il n'en reste pas moins

qu'apparaissent fort bien dans le récit les contradictions du PCF sur les questions militaires et coloniales : avoir des hommes dans l'armée bourgeoise davantage pour s'y assurer « des places » que pour y assumer une tâche de propagande active anti-impérialiste. Cette position devait aboutir à la participation d'anciens officiers FTP, homologués dans l'armée française, à la répression du peuple vietnamien en lutte pour son indépendance. D'autres prirent la décision personnelle de désertir et de passer au Viet-Minh, puis de payer, dans l'isolement le plus complet de la part du PCF, leur acte d'internationalisme devant les tribunaux militaires après leur retour en France.

Il y eut avant eux des antifascistes, allemands en particulier, engagés dans la Légion étrangère pour la durée de la guerre antifasciste, qui rejoignirent le Viet-Minh dès le début de leur séjour en Indochine. Enfin, des civils français séjournant en Indochine, participèrent activement à la lutte contre l'impérialisme français, comme notre camarade Aimé Palisse, qui présida le meeting du MCF (m.-l.) de soutien au peuple vietnamien en 1967 qu'attaquèrent les révisionnistes, et qui partagea la cellule de Maître Nguyen Hu Tho.

En bref, un ouvrage incomplet souvent trop subjectif, mais fort précieux en tant que première tentative de porter à la connaissance des anti-impérialistes français l'action de ceux qui furent l'honneur de notre peuple devant l'Inaction de ceux qui auraient dû être à l'avant-garde de la riposte contre l'impérialisme français et qui laissaient ainsi entrevoir leur future attitude face au peuple algérien en lutte.

« Français si vous saviez »

Français, si vous saviez... comme vous êtes bêtes ! Si vous saviez comme vous êtes idiots ! Mais nous, André Harris et Alain de Sédouy qui ne sommes évidemment pas comme vous, nous qui sommes des intellectuels intelligents, des intellectuels à qui on ne la fait pas, nous allons vous montrer votre sottise, votre infantilisme et votre stupidité.

Telle est l'impression que procure la vision du film de huit heures que les auteurs précités ont consacré à une relation de l'histoire de notre pays de 1917 à la mort de de Gaulle en 1970.

L'œuvre se divise en trois parties respectivement intitulées « En passant par la Lorraine » (2 h 30), « Général nous voilà » (2 h 30) et « Je vous ai compris » (3 h). Au premier abord, sa démarche rappelle celle du « Chagrin et la pitié » de Marcel Ophüls (qu'on attend toujours de voir à la télévision, Monsieur Conte !). Ce film qui durait quant à lui près de cinq heures s'efforçait de recréer l'atmosphère de la vie sous l'occupation dans la région de Clermont-Ferrand. Il n'était pas sans défauts sur le plan idéologique mais ses qualités l'emportaient largement grâce au talent d'Ophüls.

« Français, si vous saviez... » appelle un jugement beaucoup plus sévère, principalement en ce qui concerne ses deux premières parties. Deux reproches fondamentaux doivent être adressés à Harris et Sédouy : d'abord leur insupportable prétention qui, en dernière analyse, s'apparente à une sor-

te de poujadisme d'intellectuels « de gauche » (du Jean Yanne catégorique supérieure en somme), ensuite l'absence de perspective historique sérieuse.

Pour étudier l'histoire de la France de ces cinquante dernières années, il fallait adopter un point de vue de classe, celui de la classe ouvrière et du peuple. Les auteurs ont préféré s'arrêter constamment à des avatars événementiels. De la construction équilibrée des interviews et des actualités d'époque qui constituent la trame du film, deux éléments ressortent : premièrement, l'Histoire n'est qu'une farce tragiquement absurde interprétée par des pantins dérisoires devant une foule de moutons toujours prête à suivre le képi de n'importe quel Panurge. Deuxièmement, les malheurs de la France durement éprouvée par la difficile victoire de 1918 (précédée par les mutineries de 1917 qu'avait réprimées, déjà, un certain Pétain, l'échec du Front Populaire, la défaite de juin 1940, le régime de Vichy, les attermolements de la Libération, les guerres coloniales (surtout celle d'Algérie) et enfin le coup d'Etat du 13 mai 1958 et le retour du gaullisme s'expliquent essentiellement par... une incurable nostalgie de la part des Français pour la monarchie assassinée en 1789. Figurez-vous que nous sommes toujours à la recherche d'un Père : Pétain avant-hier, de Gaulle hier, en attendant un troisième personnage qui viendra peut-être nous proposer lui aussi une certaine idée de la France.

C'est, si j'ai bien compris car le film est souvent ambigu, la théorie (?) développée à maintes reprises dans le cours du film par le royaliste de



CINÉMA

choc Pierre Boutang, disciple de Charles Maurras. Au total, il m'a semblé qu'Harris et Sédouy la re-prenaient à leur compte, fût-ce sur le mode de la dérision pour ce qui les concerne.

Je ne sais pas si les Français sont infantiles, mais ce qui m'a principalement frappé dans ce film c'est en tous cas la *débilité politique* de ses deux auteurs.

Certes, il va sans dire que les Français, comme tous les peuples de la terre, ont des défauts mais il n'est pas très sérieux, ni surtout (ce qui revient au même) très marxiste d'expliquer par eux toute l'histoire de France ! C'est à se demander si messieurs Harris et Sédouy, qui ont une formation de journaliste (à l'ORTF) ont jamais entendu parler d'une chose qui s'appelle *la lutte des classes*.

En somme, Harris et Sédouy sont à divers égards d'accord avec Monsieur Pompidou qui lui aussi se lamentait récemment sur la *ver-sa-ti-li-té* des Français ! Les deux premières parties du film sont souvent d'essence pompidolienne. J'entends déjà nos auteurs pousser de hauts cris en citant telle ou telle scène pour « prouver » qu'il n'en est rien, qu'ils sont, comme ils disent, « plutôt des hommes de gauche ». Ce « plutôt » donne à réfléchir...

Mais en réalité que sont-ils au juste, Harris et Sédouy ? A la fin de leur film, on ne le sait pas vraiment, sans doute est-ce au nom de la sacrosainte objectivité qu'ils justifient la présence dans « Français, si vous saviez... » d'un éventail de personnalités qui va de l'extrême-droite à l'extrême-gauche ? Citons en vrac : Jacques Duclos, Charles Tillon, Pierre Men-

dès-France, Jacques Soutelle, Louis Vallon, des généraux et d'une manière plus générale, des gens ayant joué un rôle à un titre ou à un autre au cours du demi-siècle écoulé.

J'en oublie mais je ne voudrais pas omettre de mentionner le colonel Antoine Argoud, ex-chef de l'OAS en France. Sanglé dans une sorte de *battle-dress*, il exécute tout au long du film un numéro de cirque particulièrement corsé. De Funès, à côté, n'a plus qu'à se rhabiller. Il faut l'entendre, ce fasciste, développer avec un air fortement névrotique sa conception de l'éthique (1) occidentale, justifier par la nécessité de ne pas perdre son âme (sic) la pratique de la torture et conclure, en une ultime piteuse, qu'il ne veut plus être Français, qu'il n'est plus rien, na, na et na ! En effet, les Français ne sont que des veaux, des abrutis qui n'ont pas de couilles au cul et qui préfèrent mourir dans des accidents de la route plutôt que de « combattre le communisme » (sic) dans les djebels algériens. Tiens, mais n'est-ce pas d'une autre manière, la chanson d'Harris et Sédouy justement ?

Sans doute peut-on créditer nos auteurs (en partie) du ridicule qui ressort de la « prestation » de ce clown : un maréchal des maraîchers, un général dégénéré, disait Boris Vian. Et ce colonel donc ?

Mais il est d'autres points sur lesquels leur attitude apparaît, au contraire, fort ambiguë. Qu'il soit bon de déboulonner certains mythes, soit. L'entreprise serait louable si Harris et Sédouy ne maniaient parfois leur dynamite dans le seul but de susciter des explosions... de confusion. C'est ainsi qu'ils nous présentent par deux fois au moins des films de propa-

gande nazie (sur l'entrée de la Wehrmacht en Alsace et sur la molestation de prisonniers anglo-américains par un petit groupe de Parisiens) sans nous indiquer *clairement* qu'il s'agit de films truqués.

De même, s'il peut être salutaire de dénoncer un certain esprit « anciens combattants », il est vraiment trop facile de s'ingénier à les cadrer systématiquement dans des attitudes ridicules comme l'ont fait nos auteurs. S'agissant de la première guerre mondiale, il y avait d'autre part, autre chose à dire : il aurait fallu, par exemple, expliquer la véritable nature de cette guerre entre impérialismes rivaux. Entre marchands de canons aussi. Quand Harris et Sédouy évoquent les de Wendel c'est de préférence pour se moquer de l'arriération mentale de leurs ouvriers (comme s'ils en étaient responsables) : pourquoi n'avoir pas indiqué, par exemple, que les usines de cette puissante famille n'ont jamais été abimées par les bombardements allemands ?

Bref, c'est toujours un ricanement hautain qui tient lieu d'analyse politique chez ces auteurs chez qui, en outre le psychologisme tient lieu d'investigation marxiste.

La seconde partie, intitulée en un chassé-croisé discutable « Général, nous voilà » contient des aspects inadmissibles. Douceuse est, d'une part, la complaisance avec laquelle ils donnent la parole à Maître Isorni qui nous ressort ses éternelles rengaines sur le pauvre Maréchal qui a fait ce qu'il a pu pour épargner la vie des Français. Scandaleuse est d'autre part, l'insidieuse manière dont ils contestent le bien-fondé de l'épuration en 1945. L'éditeur

Jérôme Martineau explique en toute sérénité comment il travailla pour la Gestapo pendant la guerre et l'on s'essaie malignement à entourer de notre commisération le malheureux destin de Brasillach sous le prétexte irrecevable qu'il était un grand écrivain. Et pour couronner leur entreprise, Harris et Sédouy clôturent cette seconde partie par une longue interview de l'aumônier des condamnés à mort, un certain Père Brandicourt, qui cherche encore à nous tirer les larmes des yeux Hé. bien, nous disons quant à nous avec Eluard, qu'« il n'y a pas de matin plus éclatant que celui où l'on fusille les traîtres ». Dans un livre qu'il a eu l'impudence de faire paraître l'an dernier, un autre nazi soi-disant repentant, Christian de la Mazière écrit noir sur blanc que « L'Humanité » disait vrai en 1945-46 quand elle affirmait que les collabos emprisonnés à la Santé menaient une vie de château. Et il fournit d'éloquentes précisions. La vérité, Messieurs Harris et Sédouy, c'est que la bourgeoisie sauvée de l'opprobre de sa collaboration par son rédempteur Charles de Gaulle brûlait d'oublier et de faire oublier ce passé afin de consacrer toutes ses énergies à lutter contre le communisme. C'est le même programme que poursuit Monsieur Pompidou qui a osé envoyer une gerbe lors de la réinhumation du traitre Pétain et grâcier le criminel de guerre Touvier. Par ailleurs, on ne souffle mot dans ce film de la persécution antisémite à laquelle les Vichyssois ont participé de grand cœur.

On insinue avec fiel que les Français auraient tous été pétainistes avant de devenir un beau matin gaullistes mais on ne men-

tionne même pas la Libération de Paris par les FFI et l'on ne se souvient pas de la grande grève des mineurs du Nord en 1941. Encore une fois, l'objectif des auteurs est de persuader les Français qu'ils n'ont été que des lâches et des poltrons. Quant aux femmes, toutes, ou peu s'en faut, auraient couché avec les beaux teutons avant de se faufiler, pour une plaque de chocolat, dans le lit des beaux blonds d'Amérique. Rien sur les héroïques résistantes assassinées par les nazis.

S'il est vrai qu'Harris et Sédouy versent au dossier de l'histoire de la France au cours de la seconde guerre mondiale des pièces intéressantes, la manière dont ils les agencent montre qu'ils n'ont été capables de lire cette époque que par le petit bout d'une lorgnette déformante. A l'exception de « La bataille du rail » et de quelques autres films, le cinéma français a toujours occulté la période de la Résistance. Ce n'est certainement pas un hasard. Après la sous-information, voici l'ère de la déformation. Malgré des éléments positifs, « Français, si vous saviez... » apporte, tous comptes faits, de l'eau au moulin de la conception que notre bourgeoisie veut imposer de cette période de notre histoire.

La troisième partie du film est plus acceptable. L'abominable Argoud, en particulier, achève de s'y ridiculiser. La torture est dénoncée en des termes très clairs. La participation de Michel Debré au complot dit du bazooka est relatée de façon très précise. On donne la parole au courageux Noël Favrelière qui déserta l'armée colonialiste avec le prisonnier algérien qu'il était chargé d'abattre au cours d'une « corvée de

bois ». Des militants FLN relatent le combat du Front en France et les atrocités de la répression. Pierre Vidal-Naquet indique que l'on torture encore aujourd'hui à Paris dans les locaux de la Police.

Mais ce troisième tome, s'il est plus satisfaisant, comporte néanmoins une insuffisance dans l'analyse, Harris et Sédouy reprochent stupidement à de Gaulle d'avoir menti aux pieds-noirs : ils ne comprennent pas deux choses.

D'une part, que de Gaulle a été contraint de reculer pied à pied devant les justes exigences du FLN. Un film algérien de Mohamed Slim Riad (qui a passé six ans dans les geôles françaises), intitulé « La Voie » (« Al Tarik ») le montre très clairement. Que l'extrême-droite se rassure : ce n'est pas de gaieté de cœur mais de guerre lasse, que de Gaulle s'est résolu à reconnaître au peuple algérien le droit à l'autodétermination.

D'autre part, que de Gaulle a représenté la *fraction néocolonialiste* de la bourgeoisie française, celle qui s'est rendu compte que l'accession de l'Algérie à l'indépendance n'était pas évitable en ce XX^e siècle. Sur son chemin, elle s'est opposée à la *fraction colonialiste* représentée par des gens comme Soutelle et les chefs de l'armée qui restait accrochée, désespérément, à une vision du monde périmée. C'est pourquoi, Harris et Sédouy, les bavardages sur le « machiavélisme » de de Gaulle et le « drame » des officiers peinés de trahir leurs engagements envers « les populations musulmanes » ne nous intéressent pas beaucoup... Si la guerre d'Algérie, entamée par le socialiste Guy Mollet s'est poursuivie quatre ans sous de Gaulle, c'est que celui-ci a perdu

un temps précieux à chercher une introuvable troisième force, c'est aussi parce qu'il a refusé pour s'opposer à l'armée de s'appuyer sur les forces démocratiques françaises. Tout le reste n'est que fariboles.

Prisonnier de leur vision chimérique de l'histoire de la France et du gaullisme, Harris et Sédouy ne peuvent s'empêcher de clore leurs divagations en rejoignant par la bande la théorie du royaliste Boutang déjà citée, sur le culte du père.

Tel est donc ce film discutable et ambigu. S'il comporte nombre de documents passionnants, et d'autres révoltants, il reste à souhaiter que cette page de notre histoire soit un jour écrite correctement par un cinéaste marxiste.

Patrick DUVAL.

(1) Ethique : la morale.

A PARAÎTRE EN JUILLET



Lou Sin : un combattant "comme ça"

Un recueil d'essais
et poèmes présenté
par Michelle Loi



E 100